HUCK (Dominique), Une histoire des langues de l'Alsace

La Nuée Bleue, 2015, 523 p.

Claude Muller

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2432>

DOI : 10.4000/alsace.2432

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2016

Pagination : 438

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Claude Muller, « HUCK (Dominique), Une histoire des langues de l'Alsace », *Revue d'Alsace* [En ligne], 142 | 2016, mis en ligne le 01 octobre 2016, consulté le 24 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/2432> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.2432>

Une ample bibliographie, une liste des archives et bibliothèques (643-687) – qui rend compte de la minutie et de la quasi exhaustivité des investigations des auteurs –, un index des imprimeurs et des éditeurs, des noms de personnes et de lieux clôturent la remarquable entreprise. Celle-ci représente un inventaire exemplaire des œuvres de Brant avec l'indication des lieux où elles sont conservées, une entreprise d'identification et d'authentification unique qui réserve une place de choix aux archives et bibliothèques strasbourgeoises. Elle permet aussi de mesurer et d'appréhender concrètement toute l'étendue, la multiplicité et la diversité extraordinaires de la production de cet auteur polygraphe aux très multiples facettes dont, – et c'est un autre aspect de l'ouvrage – la production ne faiblit ou ne tarit pas à Strasbourg, contrairement à l'opinion courante.

Frédéric Hartweg

HUCK (Dominique), *Une histoire des langues de l'Alsace*, La Nuée Bleue, 2015, 523 p.

Après Paul Lévy, *Histoire linguistique d'Alsace et de Lorraine* (Paris, 1929), deux volumes qui ont fait autorité pendant près d'un siècle, après les travaux d'Adrien Finck, de Frédéric Hartweg, de Raymond Matzen, de Martin Allerheilig, d'Auguste Wackenheim et d'autres, après Robert Greib, Jean-Michel Niedermeyer et François Schaffner, avec *Histoire de la langue régionale d'Alsace*, (Strasbourg, SALDE, 2013), voici ce qui ressemble à l'aboutissement d'une carrière d'enseignant-chercheur, celle de Dominique Huck : 440 pages, 1522 notes, statistiques, graphiques et tableaux plus explicites les uns et les autres. Précisons d'emblée que cette magnifique somme mérite de figurer dans toute bibliothèque alsatique digne de ce nom.

La partie la plus consistante et la plus intéressante commence à la page 209, qui nous entraîne de l'après-guerre à nos jours. Elle traite du lent recul de l'alsacien et de la francisation irrémédiable de la région à travers la politique linguistique mise en œuvre, en adéquation avec un nationalisme affirmé. Elle montre que francisation va de pair avec « dégermanisation », mais ne s'intéresse peut-être pas assez au rôle des télévisions et des réseaux sociaux. Une belle formule, « la fonction symbolique de l'alsacien », couronne un chapitre pertinent consacré à la mort du dialecte, maintenu en vie par perfusion, ce qui ne doit pas décourager les partisans du bilinguisme, comme l'écrit l'enseignant aussi militant.

S'il faut émettre une réserve, règle du genre, ce serait l'inadéquation du titre-accrocheur pour faire vendre – mais cet *opus* n'a pas besoin de cela – et du contenu. Si l'on se doute bien que le thème évoquera l'alsacien, l'allemand et le français, sans ordre de préséance, il n'en reste pas moins que se dressent deux écueils, avec les mots « histoire » et « langues ». Histoire tout d'abord. Évoquer en soixante pages, un septième du volume,

les langues en Alsace jusqu'à la Révolution peut paraître un peu court, d'autant plus que la bibliographie existe dans le trésor des publications des sociétés d'histoire. « Langues » ensuite. Quid du grec, du latin, du yiddisch, du welche, dont l'agonie précède ou est contemporaine de celle de l'alsacien ? Kok ki di ?

Claude Muller

BOEHLER (Jean-Michel) et LERCH (Dominique), *Moissons d'histoire (XVe-XIXe siècles). Jean Vogt : un demi-siècle de recherches sur l'histoire de la campagne alsacienne (1952-2005)*, coll. « Recherches et documents », tome 86, Société savante d'Alsace / Société académique du Bas-Rhin, 2015, 387 p.

Ces *Moissons d'histoire* que Jean-Michel Boehler et Dominique Lerch consacrent à l'œuvre de Jean Vogt viennent combler un grand vide. Quel est l'historien alsacien ou l'amateur d'histoire de l'Alsace qui ne connaît pas le nom de cet historien-géographe, auteur d'une invraisemblable quantité d'articles parus dans les diverses revues éditées par les sociétés d'histoire de l'Alsace ? Comme ils le précisent en sous-titre, les deux auteurs entendent saluer l'immense travail de recherche conduit avec patience, rigueur scientifique et intelligence par Jean Vogt au cours d'un demi-siècle de travaux consacrés à l'histoire de la campagne alsacienne.

Car, depuis la disparition de Jean Vogt en 2005, on prend peu à peu conscience de l'apport considérable qu'ont constitué ses travaux, la richesse incommensurable des moissons dont pouvait se prévaloir celui qui, invariablement, allait répétant qu'il ne prétendait livrer que des glanes ou de très modestes gerbes. Coquetterie d'auteur, fausse modestie ? Dominique Lerch et Jean-Michel Boehler viennent à bon escient nous rappeler que ce choix d'une approche a priori modeste, voire humble, correspondait à une exigence scientifique authentique : Jean Vogt avait opté pour une enquête systématique dans des fonds d'archives jugés généralement d'intérêt négligeable par rapport à des enquêtes et bilans administratifs qui eussent été autrement plus commodes, plus faciles d'accès et apparemment bien plus rentables. Comme le souligne Richard Kleinschmager dans sa préface, cet homme libre, éloigné de toute forme de complaisance, ne se souciant d'aucune posture, avait pour unique objectif « de cerner la réalité traitée au plus près de ses complexités et de ses contradictions ».

S'il a été question du grand vide que ces *Moissons d'histoire* viennent combler, c'est d'abord parce que – tout comme ses confrères Boehler et Lerch – Jean Vogt était parfaitement clair à ce sujet ; ces moissons portaient sur des espaces limités, des périodes précises, des sujets ponctuels, un terrain très parcellarisé en somme. Oui, il s'agissait bien de « glanes », un terme que Jean Vogt n'hésitait pas à remettre en exergue ou en conclusion de ses